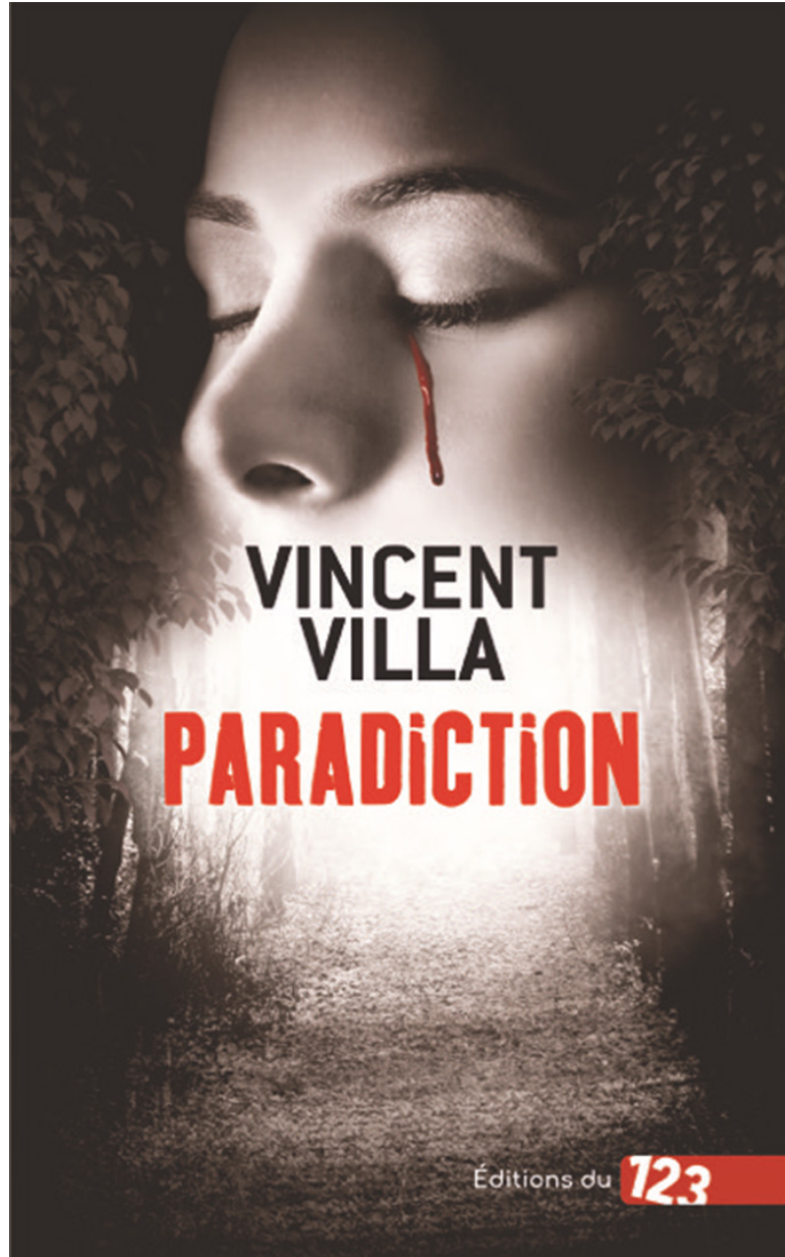


P  
A  
R  
A  
D  
I  
C  
T  
I  
O  
N



## Prologue

*La défense, le 24 mai 2018*

L'escalier semblait s'étirer à l'infini, comme s'il montait jusqu'au ciel, côté enfer, plutôt. L'homme grisonnant essuya une nouvelle fois la transpiration qui s'écoulait en cascade sur son front luisant et noyait le sillon de ses rides ravinées par le temps. Juste derrière ses foulées désormais alourdies, il percevait les ahanements de ses poursuivants, lancés dans une chasse féroce sur ces centaines de marches qui ne toléraient ni les faibles, ni les peureux. Il douta de leur résister très longtemps, tant ses cuisses se raidissaient et sa détermination se ramollissait. Quant à son souffle, il se sentait par moments à deux doigts de le perdre et ne plus jamais le retrouver. Mais le renoncement était banni de ses options, il le savait. Il s'accrocha donc à la rampe pour relancer ses jambes maltraitées par la cadence et continuer l'ascension vers le sommet de la *Tour First*, un building bleuté qui déployait ses cinquante étages dans l'architecture très verticale de la Défense. Grimper ainsi réclamait un effort très court et fort violent, une agression de son cœur qu'il acceptait pour devancer à tout prix les autres hommes d'affaires désireux de remporter cette compétition entre millionnaires. Ces philanthropes en short et baskets n'avaient rien à y gagner, sauf le droit d'offrir une pincée de leur vaste fortune, soit cent mille euros, à *Play International*, Organisation Non Gouvernementale novatrice dans le secteur du développement et de l'éducation par le sport. Pour agglomérer des fonds, chaque année, elle mettait sur pied *Vertigo*, course au nom de film hitchcockien, synonyme de sueurs chaudes dans un tourniquet dément, étroit et sans âme. Il avait perdu la sienne, mais il ne tenait pas à se laisser déposséder de son honneur, en plus. Il restait pourtant la moitié du trajet à parcourir et il se demanda comment il pourrait puiser l'énergie nécessaire dans ses réserves largement ponctionnées, dévorées par une combustion intense. Un des bénévoles positionnés sur le parcours lui tendit une bouteille d'eau et lui adressa des encouragements eux aussi attrapés au vol, dans un silence tourmenté par ses seules respirations saccadées. Il n'y avait pour l'accompagner ni spectateurs, ni musique, car il ne percevait plus

depuis longtemps la sono, pleine de peps, diffusée au rez-de-chaussée pour l'échauffement des candidats à la course grand public, grâce à un show rythmé par la bonne humeur. Ces dizaines de participants trépignaient avant de s'engouffrer dans un tunnel de neuf cent cinquante-quatre marches, éclairé à la lumière artificielle de la cage d'escalier. Combien lui en restait-il à effacer une à une, à enjamber dans un geste mécanique et las, freiné par l'épuisement ? Derrière, la concurrence ralentissait, les souffles bruyants s'éloignaient, l'abandonnant à son défi solitaire, peut-être ultime. Il touchait fréquemment sa poitrine pour se rassurer, il craignait de recevoir sans sommation un coup de poignard. Il se réjouit presque de ne ressentir qu'une douleur bien plus douce quand le premier point de côté, langage de lassitude de son corps, se signala aux trois-quarts du parcours. Ses yeux le piquaient avec force, également, mais ses tentatives pour les essuyer avec ses bras spongieux avaient pour seul résultat d'aviver cette sensation désagréable. Il discerna donc plus qu'il ne vit l'inscription qui mentionnait le quarante-huitième étage, au moment où ses pieds lui parurent lestés par tout l'or contenu dans ses coffres. Il refusa cependant de s'accorder une pause, laquelle aurait signé son arrêt définitif, il le savait. Titubant, chancelant, il franchit enfin une ligne d'arrivée immatérielle, sous les applaudissements ouatés des quelques volontaires présents au sommet. Il déboucha ensuite sur une terrasse fermée, obturée par un toit très bas, un assemblage de tubes qui laissait seulement entrevoir des lamelles du firmament. Il snoba les morceaux d'azur découpés en tranches et s'approcha des ouvertures vitrées. Pour quiconque atteignait cette altitude, la vue sur l'ouest parisien ressemblait à un cadeau, avec un très long ruban à l'intérieur : le bitume déroulé sur plusieurs kilomètres jusqu'à l'Arc de Triomphe. Deux secouristes se délectaient de ce panorama avec un sourire de gourmand, mais il fut incapable d'en faire de même, car des suintements incessants continuaient de brouiller sa vision déformée par la fatigue, au point que la capitale avait la bougeotte et les immeubles se trémoussaient. Et puis, il ne pouvait toujours pas tempérer les élans endiablés de son cœur, toujours en train de galoper, lui. Pour récupérer, il se pencha, les mains appuyées sur les cuisses, et ne sentit pas venir le coureur suivant, qui lui glissa par surprise quelques mots à l'oreille avant

d'aller coller lui aussi son nez ruisselant contre une des très rares fenêtres. Le soulagement d'avoir terminé premier, sympathique envahisseur, fut rudement expulsé de son esprit par un stress sans pitié. Un sentiment d'oppression violenta son thorax, des nausées accoururent pour accompagner l'offensive, nourrie sur un autre front par des vertiges. Au regard du début, il connaissait la fin : une douleur irradiante et fatale ne tarderait pas à se propager dans ses bras, ses poignets et sa mâchoire. Il ne voulait pas crever comme ça d'un vulgaire infarctus, il fallait quelque chose de plus majestueux, vu le lieu, pour être cueilli par la Grande faucheuse et rangé parmi son bouquet mortuaire du jour. Il examina avec plus d'acuité le dôme formé de boyaux d'acier et détecta une ouverture protégée par des barrières, qu'il enjamba en un éclair, foudroyant pour les deux types chargés de la sécurité. « Arrêtez, vous n'avez pas le droit ! », beuglèrent en vain les deux hommes, au temps de réaction trop tardif pour contrecarrer l'irréversible. Sous leurs yeux apeurés, il se jeta contre des piliers surmontés par des barres horizontales et dressés pour empêcher les désirs de plongeon vers l'au-delà. La douleur commençait à la paralyser par endroits, mais il réussit à s'accrocher et à grimper, pour se jucher à califourchon sur ce dernier poste-frontière entre lui et le vide. Deux cent trente et un mètres plus bas, une nuée d'insectes sortis des bureaux emplissait le parvis, indifférente aux lointains bourdonnements de terreur lancés depuis le faite de la plus vertigineuse tour de Paris. « Descendez, arrêtez !, hurlaient, s'égosillaient de concert les quelques personnes présentes. Ne faites pas ça ! » Pierre-Henry De Part, patron des établissements éponymes, leur jeta un ultime regard intense, se signa et, au bout de sa longue chute, entreprit sa seconde ascension de la journée vers le ciel.

# Chapitre 1

## Métro, boulot, Momo

1.

La rame de métro s'arrêta devant lui, prête à avaler les passagers, les mâchonner, puis les recracher sur un prochain quai. Il avait laissé passer les deux précédentes, mais un message de son indic venait de l'informer que celle-ci leur servirait de lieu de rendez-vous roulant et fugace, à 15 heures précises. Il compta les wagons à partir de la gauche, grimpa dans le quatrième et se dirigea sur la droite, vers le fond, à travers des survêts collés à des costards, des tailleurs serrés contre des jeans troués. Comme chaque fois, la promiscuité propre à la surpopulation des lieux allait laisser sa carte de visite sur lui. Christopher Soulier frotta ses manches avec vigueur, comme si ce geste pouvait le débarrasser de ce sentiment poisseux, puis se rapprocha du bonnet beige qui lui fournissait une balise de repérage dans la mer des inconnus. Il poussa avec un zeste d'autorité et une rasade de sourires une jeune femme postée à l'endroit-même où il devait se placer, puis appuya son dos contre un blouson de couleur marron, affadi par l'usure. Un petit coup de talon donné à une basket blanche acheva de signaler sa présence à « Momo », un trentenaire élancé dont le surnom ne diminuait ni Mohamed, ni Maurice, mais synthétisait « monsieur moustache », car son attribut pileux, épais et recourbé, occultait le reste de son visage. Depuis six semaines, ce distingué serveur dans un resto parisien chic collaborait à son enquête sur la drogue en France, vouée à la publication d'un livre, gisement espéré de révélations et scandales. Leurs rencontres avaient lieu sur la ligne 9 car, à l'heure des moyens de communication sophistiqués, ce précieux informateur préférait colporter par écrit les indiscretions collectées grâce à ses oreilles très fines, quand il approchait des tables à pas de loup, avec un regard d'agneau. Pour la seconde fois depuis le début de leur collaboration, Christopher sentit donc s'immiscer dans une poche de son blouson une main décidée, qui transforma son habit en boîte aux lettres. Le contact entre les deux hommes, en apparence indifférents l'un à l'autre, se réduisit ainsi

à un frottement anodin, dans ce patchwork humain cousu et décousu à chaque station. Christopher descendit dès la suivante et se hâta de consulter le bout de papier, avec un intérêt tel qu'il se planta au milieu de la foule propulsée, à grands jets, dans les étroits tuyaux souterrains. Les gens le contournèrent et maugréèrent contre cet obstacle humain, immobile mais très agité à l'intérieur, secoué par cette lecture, brève et jouissive. Après quelques secondes, il reprit sa marche en songeant à « Momo », à jamais abonné au chagrin. Une de ses anciennes collègues, dont il était amoureux avec une délicieuse déraison, s'était suicidée pour avoir trop suivi les habitudes addictives de leur établissement, *Les mets pour le dire*. Le patron, fournisseur en cocaïne pour ses plus fameux clients, régalaït gratuitement ses employés, du moins ceux désireux d'être gratifiés avec des lignes autres que celles visibles sur leur bulletin de salaire. « Momo » avait toujours refusé avec vigueur cette part de rémunération en nature, mais n'avait pu détourner son amie de ses habitudes de consommation, de plus en plus fortes, de plus en plus naturelles. La jeune femme, commis de cuisine, s'était alliée avec la coke pour soutenir son rythme de travail démoniaque, mais demandez au diable de vous aider, il ne se privera pas de vous expédier en enfer, s'il le peut. Un soir, elle s'était évadée de ce monde en passant par la fenêtre de son studio, direction le bitume, quatre étages plus bas. L'autopsie avait accusé la poudre blanche inodore et les flics un petit dealer de quartier qui lui fournissait, depuis peu, un complément aux approvisionnements du boulot, devenus insuffisants à combler ses besoins. « Momo » était resté seul avec sa douleur infinie et sa haine illimitée, à l'encontre de son boss en particulier et des revendeurs de drogue en général. Curieusement, il n'avait pas contacté la police et avait refusé d'expliquer cette attitude à Christopher, le soir de leur rencontre, à un comptoir de bar, refuge des âmes perdues et des douleurs solitaires, où l'on boit parfois sans soif, mais jamais sans raisons. Ils avaient vidé leur cœur et plusieurs verres, jusqu'à une heure de la nuit si avancée qu'ils avaient aperçu, à la sortie, ces lueurs annonciatrices du jour, comme des contreforts précèdent une belle chaîne montagneuse. Au moment de partir, l'homme aux bacchantes soignées avait juré de nourrir les investigations du journaliste, à condition de rester

anonyme, de lui fournir la lumière en demeurant dans le noir. Sa collaboration était une chance pour Christopher, pourvu depuis quelques minutes d'une liste de célébrités accros au sniff, étoiles captées dans plusieurs univers pailletés, mode, cinéma, sport et chanson. Il imaginait déjà ouvrir son bouquin avec cette matière explosive, raconter l'histoire de ce trafic perpétué depuis deux ans sans que les Stups ne le reniflent au milieu des spaghettis moléculaires de truite fumée et des madeleines de carotte au gingembre. Accaparé par sa jubilation, Christopher sentit soudain un frôlement troublant, trop aventureux pour être innocent, à l'instant de reprendre la ligne dans le sens inverse, à la station Michel-Ange Molitor. Méfiant, il examina autour de lui chaque visage, mais ne vit que des façades grises et éteintes. Puis il vérifia la présence de son portefeuille et du précieux inventaire, par réflexe, mais la main étrangère perçue de manière évanescence n'appartenait pas à un pickpocket : elle avait déposé, au fond d'une autre de ses poches, une clé de voiture enrubannée dans une bandelette de papier. Le message imprimé dessus avait banni les mots, mais ne faisait pas l'économie de signes : « *23H ; 48° 48'09 N 2° 12'16'' E.* » L'ancien spécialiste des faits divers dans un journal parisien contacta aussitôt par texto « Momo », pour savoir s'il était l'inattendu livreur de la farandole de chiffres et de lettres. « Tu m'as suivi ? C'est quoi cette clé de bagnole ?

- De quoi tu causes ? Suis déjà au resto ! Et pour les messages, j'ai déjà dit : extrême urgence seulement ! »

La perplexité obstrua son esprit, alors qu'il arrivait à La Motte-Piquet Grenelle. Cependant, Christopher désépaissit sans tarder ce frêle mystère, grâce à son smartphone. Il s'agissait notamment de la latitude et de la longitude de la tour hertzienne de Meudon, dressée au milieu d'un carrefour champêtre, avec pour voisinage exclusif une foule d'arbres qu'elle toisait du haut de ses soixante-dix mètres de béton, prolongés par un pylône métallique. Quant à l'horaire de ce rendez-vous tombé dans du ciel et dans sa veste, il était forcément fixé pour le soir-même : cette déduction sonnait comme une évidence.

2.

La lecture a horreur du vide et Amandine Soulier y remédia sans plus attendre. Elle sortit une dizaine de livres de son sac à dos et repeupla le rayonnage qui courait le long des parois, à l'intérieur du minibus grimé en rouge et blanc. Une fois les espaces vacants supprimés, la satisfaction offrit un joli vernis à son regard. Elle adorait ramener des nouveautés, car sa bibliothèque fonctionnait selon le principe du prêt sans retour obligé : les écrits étant faits pour être transmis et non gardés, leur emprunt lui importait plus que leur restitution. Même en 2018, dans notre société aliénée à la technologie, un bouquin restait à ses yeux un compagnon, un ami que l'on tient par la main. Elle mettait donc à disposition, outre des ouvrages religieux, beaucoup de romans, avec la volonté de diversifier leurs origines : le Russe, l'Arabe, le Chinois, l'Anglais, l'Espagnol ou le Portugais se côtoyaient dans cette minuscule tour de Babel, reflet fidèle de leurs nombreux patients, séparés par leur provenance, reliés par leur addiction à l'héroïne ou à la morphine. Chaque jour, dès le milieu d'après-midi, pour obtenir leur dose de produits de substitution aux opiacés, des dizaines de toxicomanes rejoignaient le véhicule, poste de secours pour naufragés de la vie. Ou plutôt, le centre de soins ambulancier venait à eux, selon un trajet immuable, ponctué d'arrêts fréquents dans le nord et dans l'est de Paris, parcours fléché pour individu désorientés, le plus souvent. Tout près des étroits locaux détenus par l'association *Soutiens*, le Boulevard de la Chapelle, côté Barbès, figurait le point de départ symbolique de cet itinéraire tracé à travers nombre d'artères sous perfusion de pauvreté. Amandine repoussa un des rideaux blancs et vit les premiers visiteurs commencer à se positionner à l'abri du métro aérien, sur une tranche de bitume où l'impatience semblait équitablement partagée. Très vite, le respect de l'ordre d'arrivée devint une notion toute relative au sein de la file d'attente, secouée par la nervosité d'un des junkies, moins docile que son chien aux longs crocs, tenu en laisse.

« Je vais continuer mon rangement, à l'extérieur cette fois, glissa Amandine. C'est mon taf.

- Ce sera peut-être moins facile qu'avec les bouquins !, taquina Anaïs, l'infirmière.

- J'ai ce qu'il faut pour les impressionner ! »



Amandine revêtit son manteau comme on enfile une armure, face à la première attaque du froid, lancée par surprise en ce second jour de novembre. Puis elle descendit et dégaina son franc sourire, arme atomique des médiateurs, pour saluer les six usagers présents.

« Premier venu, premier servi !, lança l'ancienne journaliste. Pas besoin de gruger ! Y en aura pour tout le monde ! »

Le plus agité, un Antillais au ventre proportionnel à ses joues généreuses, oublia rapidement ses manières indisciplinées face à la douce fermeté de l'accueillante. Au bout de douze mois, la quadra reconvertie dans l'aide aux drogués maîtrisait son public autant que son nouveau rôle, fort bavard : dialoguer, conseiller, orienter, informer, sans omettre de rigoler, vanner. Le langage de rue avait fait intrusion avec force dans son vocabulaire et elle n'y avait opposé aucune résistance, elle l'avait même absorbé façon papier buvard. Car la parole était la clé du contact, elle l'avait bien compris, pour établir un lien avec des individus qui servaient à confectionner le tissu le moins noble de la société. Anthony, vingt-quatre ans, dont six passés sous les ponts de Paris à regarder le temps couler en même temps que la Seine, en offrait un échantillon très représentatif. Sa jeunesse, exposée à la vie dans la rue, se gâtait à toute vitesse. Si elle évitait en général de céder à l'empathie, pour ne pas faire de son cœur le réceptacle de toutes les souffrances, cet ancien membre d'un centre d'hébergement pour mineurs, qui avait commencé son traitement lors du premier jour d'Amandine à *Soutiens*, attendrissait son sourire. Couvert d'un bonnet gris et d'un manteau estropié comme un rescapé de guerre, il lui adressa son clin d'œil quotidien, grimpa dans l'habitable et avança jusqu'au coin le plus intimiste, dérobé aux regards, pour montrer sa carte, assortie d'une photo. Anaïs vérifia dans son dossier informatique la posologie quotidienne prescrite par leur médecin et lui attribua sa dose de méthadone à ingérer devant elle : ce principe rigide, voué à éviter les trafics, était une contrepartie à la souplesse de la structure, ouverte sans restriction, sous anonymat, aux accros des drogues dures.

« T'as recommencé les shoots d'héro ?, lui demanda l'infirmière.

- Non, j'tiens bon. Mais j viens toujours au début de la distribution. C'serait trop long d'attendre, sinon...»

Anthony avala ses quatre-vingt milligrammes sous forme de gélule, la salua, s'arrêta pour étudier les livres et emporta un vieux San Antonio aux pages bouloitées, par endroits, par l'usure. Les personnes suivantes obéirent au même rituel médicamenteux, voué à atténuer les manifestations douloureuses du sevrage, sans diffuser pour autant les effets euphorisants, addictifs des opiacés. Vingt minutes après, le bus de petit format prit direction de la rue de Maubeuge, pour atteindre l'entrée de la Gare du Nord monopolisée par les livraisons, seconde étape de ce cheminement immuable et perpétuel. Aucun jour de l'année ne s'affranchissait, en effet, de cette tournée si particulière.

« Alors, comment se sont passées tes vacances ?, demanda Anaïs, alors que l'encombrement du Boulevard de la Chapelle figeait leur avancée. Tu as pu profiter de ta famille ?

- Tu sais, mon mari est tout le temps dans ses enquêtes. Et Nathan très pris par ses études... Il s'est toujours donné à fond dans tout ce qu'il a fait. J'aurais préféré rester là, j'avais hâte de revenir.

- Mais tu es parmi nous depuis un an déjà et tu n'avais jamais coupé ! La patronne a jugé indispensable que tu prennes quinze jours.

- Mais c'est ici que je veux être, là où je me sens la plus utile ! Essayer de faire du bien m'en procure aussi. Longtemps, j'ai tourné la tête devant tous ces compagnons de misère que je regarde droit dans les yeux, désormais. Quand on est à l'abri du besoin, on n'a pas envie de les croiser, car ils nous projettent un reflet infâme de nous : ils sont là pour nous montrer ce qu'on ne veut pas devenir. J'ai compris ça, comme le fait de la nécessité de les soigner, de les prendre en charge, de les traiter comme des malades et non des délinquants, sans pour autant cautionner leurs addictions. Avant, je n'aurais pas perçu, par exemple, que la méthadone permettait d'éviter les shoots par injections et, ainsi, limitait les contaminations par le virus du Sida, notamment.

- On t'attendait au tournant, pourtant, à cause de ton statut social et ton absence de passé militant. On a cherché les raisons de cet engagement associatif tardif. Franchement, on se demandait ce que tu venais faire là comme bénévole, auprès d'un public difficile. Mais tu t'es très vite intégrée. Ton relationnel avec les patients est très bon, surtout. Et j'avoue qu'avec ta pratique de

l'espagnol et de l'anglais, plus quelques notions d'arabe et de russe, tu complètes bien notre équipe.

- J'ai eu la chance de beaucoup voyager comme journaliste et j'ai toujours eu la facilité et la curiosité nécessaires pour apprendre d'autres langages.

- Même ta bibliothèque, malgré le déficit de beaucoup d'entre eux en matière de lecture, est un succès. Et c'est pour toi une jolie façon de t'approprier en partie le minibus. Il faut qu'on aille trinquer à ton premier anniversaire, cette semaine ! »

Amandine opina avec verve, mais son sourire fut un moyen de kidnapper le malaise qu'elle ressentit sur le moment, de le mettre à l'abri des regards. Car son engagement auprès de *Soutiens*, devenu sincère et dévoué au fil du temps, avait été bâti, au départ, sur des motivations cachées, un soubassement invisible : elle avait eu cette idée désespérée pour tenter de retrouver Nathan, dont elle confinait les malheurs au fond d'elle-même, sans en avoir jamais parlé à aucun de ses collègues. Absorbé par la foule des SDF au terme d'une déchéance brutale et douloureuse, il n'était plus réapparu dans ses radars affectifs depuis un an pile. Songer à lui conduisit Amandine à vouloir se saisir, par réflexe, de *Cent ans de solitude*, la fiction située tout en haut de la pile de ses préférences, vénérée au point qu'il conservait toujours un exemplaire sur lui dans sa vie d'avant. Mais l'épais bouquin, a priori bien trop ardu pour sa clientèle, ne plastronnait plus dans les rayons. Jusque-là, personne n'avait emporté ce roman magistral, dont l'absence lui rappela un peu plus cruellement celle de son fils.

3.

A l'entrée du restaurant, la soie, le satin et la dentelle se frôlaient, impudique froufrou provoqué par les salutations et les discussions entre habituées. Les hommes, costumés, cravatés, devisaient aussi en attendant de se délester de leurs affaires au vestiaire, tenues par deux beautés brunes aussi sophistiquées que le décor et la cuisine. Leurs corps exaltaient leur finesse, façonnée au quotidien, dans un blazer et une jupe droite bleu foncé, associés à des talons sans limitation de longueur. De l'ombre à paupières métallique irisait leur regard avenant et une montre aux index romains enlumina

leur poignet, avec sa petite boîte on or qui comptait plus de carats que de chiffres. Il fallait sans doute cet assemblage ostentatoire pour satisfaire le manager guindé, occupé au cérémonieux accueil des clients, traités en amis très généreux, au vu des tarifs en haute altitude pratiqué par *Les mets pour le dire*. Le seul fait de déposer son sac ou sa veste coûtait de 5 à 20 euros et « Momo » avait compris depuis longtemps que la différence s'expliquait par la nature très spéciale des prestations afférentes au prix le plus élevé. A ce tarif-là, les gourmets avertis laissaient dans une poche une enveloppe épaissie par les billets de banque et retrouvaient à la place, à leur départ, la coke qui allait leur permettre de passer, une fois chez eux, des plaisirs du palais à celui des narines. Le fameux moustachu observa une dernière fois ce manège illicite et regarda l'heure : il restait dix minutes avant le service du soir, un temps assez long pour inspecter à nouveau la réserve, garnie de produits frais, sculptés par leur fameux chef, plus porté sur les œuvres d'art que les hors d'œuvres. Il emprunta l'escalier enfin dégagé de tout importun et descendit dans une pièce tempérée, à laquelle il avait fini par extorquer son secret, grâce à ses fouilles discrètes. Il ne s'était pas interrogé, au départ, sur la présence naturelle de la balance à deux plateaux, nécessaire pour calibrer les fruits et les légumes, mais ce double pesage avait, à force, fini par débrider sa curiosité. Il avait essayé de poser de chaque côté le même poids, sans jamais parvenir à atteindre un équilibre parfait car, que ce fût avec des pommes, des poires, des carottes ou des tomates, il y avait toujours quelques grammes de différence pour contrarier sa quête. Il existait forcément une solution et il l'avait découverte, après plusieurs visites, dans un placard où se planquaient, sous des cageots, deux statuettes de bouddha, aux allures de jumeaux monozygotes. Avec un optimisme zen, il les avait placées de part et d'autre et, sans attendre, un déclic avait surgi à l'arrière de la balance, puis un tiroir, rempli de minuscules doses de drogue, s'était ouvert à lui, sans restriction. Depuis, même si sa venue n'était pas requise en ces lieux réservés aux commis de cuisine, il s'attelait à vérifier régulièrement la quantité restante, au risque de se faire pincer et de s'offrir à la suspicion. Il vérifia donc que nul bruit ne dévalait les marches et effectua la manœuvre coutumière, pour noter que la rupture de stock était proche et un nouvel

approvisionnement sans doute imminent, pour éviter le manque. Il se saisit des trois derniers sachets et les malaxa, avec l'envie d'en saupoudrer le contenu sur deux-trois poivrons pourris et oubliés sur du papier à emballage, mais l'écho d'une discussion vive lui parvint et il fourra, sans réfléchir, les portions de poudre dans sa veste. Il identifia sans peine le boss de l'établissement à sa voix grave, possédée par une colère que la présence de « Momo » allait transformer en fureur s'il était découvert ! Après avoir refermé la cachette à la hâte, il chercha à se dissoudre dans le coin le plus obscur, dans un espace situé entre une armoire et un mur, où quelques toiles d'araignées partirent à l'assaut de son costume, soutenues dans leur agression par une armée de poussières. La salive dévalait le long de sa gorge avec la discrétion d'un torrent furieux et son cœur ne faisait pas preuve de davantage de tact, tant il brutalisait sa poitrine. Rien ne se taisait en lui, surtout pas la peur, il ne l'avait jamais connue si violente, elle avait la forme d'un poing qui tordait ses boyaux, la tranchant d'un couteau qui lacérait ses intestins. Il se força à une brève respiration et se concentra sur la dispute, pour essayer de rapetisser son angoisse.

« Putain, y a plus rien !, gronda le patron du resto.

- Je pensais qu'on aurait de quoi fini la soirée, constata, piteux, un des chefs de rang, qu'il reconnut à sa voix. Le problème, c'est qu'il doit passer ce soir à minuit.

- C'est ton boulot de gérer ça !

- On en revend de plus en plus, ça va peut-être trop vite. Il ne faudrait pas que les condés nous soupçonnent...

- T'inquiètes pas pour ça, c'est mon business ! Contente-toi de t'assurer qu'on peut répondre à la demande. N'oublie pas que c'est grâce à ça que t'as pu t'acheter ta dernière bagnole. Et les gonzesses, tu crois que c'est ta belle gueule qui te permet de les baiser !

- O.K., O.K., je ferai gaffe.

- T'as de la chance que je sois plus prévoyant que toi, abruti ! »

Le bruit des pas devint plus proche de lui, jusqu'à atteindre une proximité inquiétante. « Momo » comprit que le patron fouillait le meuble situé à côté de lui, dérangeait le contenu de tiroirs, avec des gestes cadencés par l'énervement. Un couvercle tomba tout à coup au sol, rebondit deux à trois fois sans discrétion, roula sur sa

tranche comme une pièce de monnaie à la trajectoire capricieuse et acheva sa course biscornue à une distance très proche de ses pieds, dans un fort tintement métallique. La sueur déjà abondante doucha son front sans modération et son corps fiévreux lui donna l'impression d'être un four à haute cuisson dont on finirait bien par ressentir les émanations de chaleur.

« Pour les cas d'extrême urgence !, s'exclama le proprio, avec une voix de vainqueur qui brandit un trophée. Une réserve perso fourrée dans un bocal à conserve. Prends ça. Et soit présent à l'heure prévue à l'endroit habituel, je ne tiens pas à rater son passage.

- O.K., j'ferai gaffe, j'serai à l'heure. »

Une seule paire de chaussures arpenta l'escalier, trop vieux pour ne pas cafter ; les deux autres godasses semblaient scotchées sur le sol bétonné et cette immobilité opprima un peu plus ses nerfs. Il s'était engagé dans un séjour à durée indéterminée dans le sous-sol, alors que l'heure de débiter son service arrivait à la vitesse d'une biche courcée par des chasseurs. Quand il entendit, enfin, son employeur déménager son quintal en soufflant, il s'imposa une césure de deux minutes supplémentaire, avant de retrouver le trafic déjà dense entre la cuisine et la salle.

« Putain, “ Momo ”, t'étais passé où, t'es en retard, hurla... le chef de rang qui était présent dans la réserve ! Putain, file un coup de balai sur ton costume, il y a des toiles d'araignée dessus ! Tu viens de faire une sieste dans une cave ou quoi ! »

Le serveur épousseta le veston rouge d'ordinaire immaculé : il n'y avait décidément plus grand-chose de propre en ces lieux, malgré leur emballage très select.

4.

Philippe Brossard songea à tous les animaux qu'il fallait désaper pour habiller les fastueux sacs entreposés dans le hall lumineux des établissements De Part. Il laissa derrière lui ces objets uniques et coûteux, en attente de livraison en magasin, pour s'engager dans la pièce suivante, où s'amoncelaient les peaux de taureaux, d'agneaux et de crocodiles, promises à satisfaire les rêves de cuir les plus extravagants. L'ex-commissaire divisionnaire de police

avait toujours jugé démesuré de claquer des milliers d'euros pour s'offrir un fourre-tout sur-mesure, ce qui ne contrariait en rien le respect immense qu'il vouait encore à Pierre-Henry De Part. Son fils, Martin, l'attendait dans le bureau paternel, d'où il dirigeait à son tour, depuis cinq mois, l'entreprise familiale, qui chatouillait de plus en plus Louis-Vuitton sur le segment très réduit de l'ultra-luxe. Il fut introduit à dix-neuf heures précises auprès de l'héritier de la grande marque de maroquinerie, lequel avait aussi reçu pour legs la même calvitie précoce, comme si les crânes légers et les cernes lourdes poursuivaient chaque génération. Le businessman dégarni le salua avec une chaleur non artificielle, lui adressa un regard enduit de respect et l'invita à s'asseoir près de la fenêtre. La large ouverture donnait sur la Seine, dont les eaux se frottaient contre le domaine qui accueillait l'usine, située dans l'Essonne.

« J'ai longtemps hésité à venir. Je le fais en mémoire de votre père, sachez-le, énonça d'emblée Brossard, après avoir refusé un café. Avec Pierre-Henry, nous avons été amis pendant trente ans.

- Je vous remercie beaucoup d'être là. J'ai longtemps réfléchi, moi-même, avant de vous appeler. Mais je suis trop troublé pour ne pas essayer de comprendre ce qui s'est passé il y a cinq mois.

- J'ai été abasourdi, comme tout le monde, en mai... Se jeter du haut de la tour la plus élevée de La Défense... La nouvelle a occupé les médias. Cela ne lui ressemblait absolument pas. Il chérissait trop la vie pour la quitter de lui-même. Il aimait les femmes, il adorait ces établissements qu'il avait créés en partant du néant et qu'il désirait vous transmettre dans les meilleures conditions possibles. Mais pourquoi chercher les raisons de ce brutal départ, qu'il est impossible de trouver ailleurs que dans son cerveau, peut-être ? Ne serait-il pas mieux de passer à autre chose ? Vous n'avez pas récupéré une société en difficulté, que je sache ?

- Non, elle est plus florissante que jamais. Le problème n'est pas là... Je vais vous confier un secret, Philippe. »

Le fait de l'appeler par son prénom l'engloba dans une confiance intime, réservée à un cercle lilliputien.

« Je suis certain qu'on a forcé mon père à s'écraser du haut de ce building, reprit Martin De Part.

- Vous délirez !

- Pas du tout ! Laissez-moi vous expliquer. En rangeant quelques-uns de ses papiers personnels, laissés jusque-là en l'état, je suis tombé hier sur des examens médicaux effectués peu de temps avant qu'il ne bascule dans le vide. Il souffrait de problèmes cardiovasculaires et suivait même un traitement, suite à une angine de poitrine qu'il avait dissimulée à tout le monde. Il avait passé une coronarographie et s'apprêtait à une subir, trois jours après la course, une angioplastie, pour désobstruer une de ses artères. Son médecin personnel, qui le suivait depuis longtemps, n'était même pas au courant.

- Il n'a voulu inquiéter personne. C'est classique.

- Ça ne lui ressemble vraiment pas, croyez-moi. Et puis, pourquoi participer, dans ce cas-là, à une course de charité extrêmement exigeante pour le cœur, dans sa situation ? L'ascension de neuf cent cinquante-quatre marches, le plus vite possible ! C'était...

- Du suicide ! Vous marquez un point, là. Qu'avait conclu le médecin légiste ?

- Des bénévoles présents au sommet du building ont noté dans son attitude, une fois la ligne d'arrivée franchie, des signes qui pouvaient faire songer à un début d'infarctus. Lors de l'autopsie, des analyses précises du cœur ont montré qu'une des artères coronaires était bouchée. Mais le rapport du légiste a conclu qu'il était impossible, dans ce genre de cas, d'être sûr à 100% de la cause première du décès, en raison des lésions traumatologiques très sévères. Tout le monde a cru, à l'époque, que mon père ignorait son problème. Ma découverte change tout.

- Vous pensez que quelqu'un, au fait des risques encourus, l'a obligé à participer à Vertigo ?

- Exactement ! Pour qu'il y laisse sa peau ! Et il a choisi de chuter de plus de deux cent trente mètres pour montrer à tout le monde qu'il y avait quelque chose de vraiment anormal. Alors que s'il était resté en haut, on aurait pu en conclure à une mort naturelle. Entre deux suicides, il a choisi le plus spectaculaire, dans une sorte de surenchère.

- C'est déroutant... Il participait souvent à ce genre de courses.

- Non. Ce n'était pas un sportif émérite, même s'il avait fini par s'inscrire dans une salle de sport.

- Vous voulez que j'enquête sur la fin de sa vie ?



- J'ai déjà songé à une telle démarche en mai, sans aller au bout. Cette fois-ci, c'est différent. Car ce n'est pas tout. Il y a très peu de temps, ce bureau a subi un incendie, à cause de ma distraction. Un matin, je suis parti de façon précipitée pour me rendre à un rendez-vous urgent. J'étais en train de déguster un cigare, que j'ai cru écraser à la hâte dans le cendrier. Il a hélas chuté sur le tapis... Je vous laisse imaginer la suite. Je n'en ai plus fumé un seul ! Bref, la pièce a été saccagée, mais en partie seulement, grâce à l'intervention rapide des pompiers. Durant les travaux de réfection, les ouvriers ont mis la main sur une cachette, à l'intérieur d'un mur abîmé par le feu. Mon père avait fait mettre au point un mécanisme qui fonctionnait grâce à deux appliques murales placées non loin l'une de l'autre et reliées chacune à une lampe par le biais d'une corde. Il suffisait de tirer sur les deux cordes en même temps pour faire apparaître une ouverture dans le béton. Il y avait à l'intérieur un dossier très, très intrigant, dont la plupart des pages étaient en partie noircies, voire brûlées. J'ai quand même compris qu'il s'agissait de pièces compromettantes à l'égard d'une personne dont le nom m'était inconnu : Jacques Grosbois.

- Ah bon ? Il est difficile de croire que votre père faisait chanter cet individu, non ?

- En effet, il gagnait suffisamment d'argent pour se dispenser d'en récolter de cette manière ! Et cela ne faisait pas partie de ces principes, je peux vous l'assurer !

- Je le connaissais moi-même assez bien pour l'exonérer de ce genre de comportement. Vous êtes entrés en contact avec ce Grosbois, j'imagine ?

- Non. Il est mort un an avant mon père. Un accident de voiture. »  
La curiosité de Philippe Brossard grimpa de plusieurs étages.

« Pierre-Henry était d'une intégrité inattaquable, ajouta son fier descendant, la voix capturée par l'émotion. Il fut pour moi un modèle sur le plan humain comme professionnel. Ma plus grande réussite est de lui avoir succédé. Mais la fin de sa vie est voilée par un sombre mystère, j'en suis persuadé. Il avait beaucoup changé, lors des derniers mois. Il était davantage absent, moins concerné par la marche de l'entreprise. S'il avait voulu accélérer la transition à la tête de la boîte, il m'en aurait parlé. Voilà tous

les éléments en ma possession. Faites-en le meilleur usage. Déplacez-vous comme bon vous semble, l'intégralité de vos frais vous sera remboursée. Je tiens à comprendre pourquoi mon père a commis deux suicides en un. Formulé autrement, je veux savoir plus que tout au monde qui l'a tué. »

Martin De Part voulait la peau d'un coupable, celles des taureaux, des agneaux et des crocodiles ne lui suffisaient visiblement pas.

5.

Rayé et rond comme un vieux quarante-cinq tours, le morceau de mangue moléculaire, surmonté de mousse au chocolat et de bouts de fruits, délivrait de savoureuses notes gustatives. Ce dessert coloré tournait dans les mains de « Momo », en route vers la table numéro huit, occupée par un couple récemment pris dans les filets resserrés de la passion. Le bavardage silencieux de leurs regards énamourés cessa brusquement quand les tourtereaux virent atterrir l'assiette sur la nappe avec fracas et, dans un même mouvement, le serveur moustachu chuter la tête la première contre la chaise de la demoiselle. Dans un synchronisme parfait, sous la conduite d'un chef d'orchestre invisible, toutes les conversations cessèrent et chaque regard se dirigea vers le maladroit, relevé par le chef de rang. Le front de « Momo » saignait, suite à sa rencontre brutale avec le coin supérieur droit du siège.

« “ Momo ”, ça va ?, s'enquit son supérieur.

- Un étourdissement, je suis désolé. C'est la première fois que ça m'arrive. Peut-être parce que je n'ai pas trop mangé au dîner, je n'avais pas très faim. J'espère que je n'ai pas taché les vêtements de monsieur et madame.

- Non, rassure-toi !

- Cinq minutes de pause, si ça ne te dérange pas, et je m'y remets.

- Certainement pas ! C'est minuit, le service est presque fini, tu vas rentrer chez toi. Et pas question de prendre ton vélo ! On te commande tout de suite un taxi. Oublie pas de passer à l'armoire à pharmacie avant de partir, il doit y avoir des pansements. »

« Momo » tâta son coin de peau meurtri et se mit en route d'un pas timide, différent de sa démarche coutumière, rapide mais pas précipitée, car jamais un passeur de plats ne doit courir. Il traversa

la salle au décor cosy surmontée, en son centre, par une immense verrière en forme d'œil qui, dans la journée, autorisait le soleil à répandre sa lumière sans se retenir, y compris à travers de petits espaces translucides semblables à de fins sourcils. Sarah détestait la forme dérangeante de cette ouverture, elle avait le sentiment qu'une divinité supérieure les épiait sans relâche, mais c'est son regard à elle, empli d'une lueur bienveillante, presque biblique, en en tous cas irradiante, qu'il sentit au-dessus de lui à ce moment-là. Accompagné par l'image phosphorescente de la jeune femme, qui brillait encore dans ses souvenirs longtemps après avoir rejoint les ténèbres, il prit la direction du vestiaire du personnel, où il posa un sparadrap sur sa blessure superficielle et se changea à la hâte. Dehors, le chauffeur de taxi l'attendait déjà dans le froid aux lames aiguisées pour le conduire studio, situé à quelques foulées de footing du Parc Georges Brassens, dans le XV<sup>e</sup>.

« On va bien rue des Morillons ?, demanda le conducteur, dont l'âge de la retraite était depuis fort longtemps derrière lui.

- Non, laissez-moi à deux cent mètres d'ici, s'il vous plaît, répondit " Momo ".

- Vous plaisantez ?

- Pas du tout ! »

Il lui lâcha trente euros pour étouffer ses récriminations et revint aussitôt vers *Les mets pour le dire*, empaqueté dans l'architecture luxueuse d'un petit hôtel particulier, non loin du Parc Monceau. Il se posta à l'arrière de l'établissement, favorable à des livraisons en catimini, quand la nuit camoufle et protège, fait de sa noirceur la complice de toutes les infamies. Avant d'atteindre minuit pile, les aiguilles de sa montre devaient encore cavalier durant cinq minutes. Sa trotteuse était un présent de Sarah, dont le cœur avait cessé de tourner, en revanche. Certains parviennent à pardonner, vidanger leur âme de toute colère, de toute animosité. « Momo », lui, éprouvait encore autant d'amour pour elle qu'il ressentait de haine à l'encontre de ceux qui lui avaient arraché sa bien-aimée et avaient asséché tout son bonheur. Sa vengeance ne pouvait pas être modérée, bridée par de quelconques principes. Quelques mois de prison ou un peu plus pour un dealer ou un revendeur ne l'auraient pas désaltéré ; il y avait en lui assez de rancœur pour alimenter dix vies. Certes, il avait filé en douce à ce journaliste le

nom de quelques célébrités, pour plonger leur réputation dans les remous du scandale, mais il devait bien plus que cela à son ancienne petite amie. Il voulait lui rendre justice, cette idée le persécutait depuis le suicide de Sarah, depuis que le poison les avaient poussés tous les deux dans le vide : elle par la fenêtre et lui dans le néant de sa solitude. Après réflexion, il avait ciblé le livreur, il ne voulait pas rater son passage, il tenait à ce qu'il payât pour tous les autres, un choix forcément injuste, mais l'équité n'était pas le but recherché. A l'idée de prendre une vie comme prélève une taxe, son rythme cardiaque s'emballa. La cavalcade s'amplifia avec l'arrivée d'un type à la démarche pressée, qui se faufila jusqu'à l'accès de service, dont chaque employé détenait la clef. L'obscurité l'habillait chaudement et « Momo » l'entendit plus qu'il ne le vit toquer trois fois à la porte, aussitôt entrebâillée, sans doute, par le chef de rang, réceptionniste de fortune. Le troc entre les deux hommes fut très bref, car l'habitude et la confiance sont sans doute complices pour se débarrasser des mots inutiles. Suivi de très près par le serveur, le coursier repartit avec la même foulée légère, contourna le somptueux bâtiment et ressortit avec, à la main, un sac isotherme argenté, sans doute rempli de billets de banque et non de surgelés. « Momo » allait faire en sorte que ce fût ses dernières courses.

6.

La nuit ruisselait sur la forêt, de son encre la plus sombre. Seuls les phares de sa Nissan creusaient deux petits tunnels de lumière dans l'obscurité. Le noir qui s'appropriait l'esprit de Christopher depuis des heures était, en revanche, souverain. Ce rendez-vous mystérieux découlait-il de son enquête, de sa traque féroce de vérité ? La rumeur de son travail s'était, forcément, répandue, tant il avait sollicité de personnes et incommodé quelques-unes, déjà. Dans ce cas, un danger majuscule le guettait peut-être, prêt à lui bondir dessus, à le dévorer au milieu des arbres. Il pouvait encore se décommander sans prévenir, mais la nécessité de connaître la raison de cette convocation triomphait de toute idée d'abandon. Alors, la peur jouait à saute-mouton avec l'excitation : chacune prenait le dessus sur l'autre à tour de rôle, à mesure qu'il fonçait

vers l'inconnu. Quand il arriva à l'endroit indiqué, ignoré par toute présence humaine, il s'arrêta et pressa la clé déposée à son insu dans son manteau : environ quarante mètres plus loin, des phares lui firent de l'œil avec insistance. Il les fit clignoter plusieurs fois, pour bien repérer l'auto, vers laquelle il roula avec une lenteur conseillée par la méfiance. Son cœur galopait, lui, tant ce lieu mutique et encerclé par les ténèbres l'oppressait. Une fois garé non loin du véhicule, sur le bas-côté de la route, il sortit et se figea, hésitant : la nature souffla une haleine glacée sur son visage et glissa de nombreux frissons sous ses habits. Il ferma son col et bâillonna la voix intérieure déterminée à le faire repartir, pour s'approcher du 4X4. Mais un craquement mit fin au monopole du silence et l'immobilisa, à nouveau. Il s'étonna de la façon dont le moindre bruit pouvait devenir un vacarme terrifiant, lorsque les sens se trouvent en alerte maximale. Il n'y a pas d'âge pour ressentir des peurs d'enfants, nota-t-il avec angoisse. Cependant, il se raisonna et, après quelques secondes habillées d'éternité, reprit sa respiration et sa marche vers le tout-terrain. Il en fit le tour à la lueur de son portable, inspecta le coffre et ouvrit les portières avec la minutie d'un acheteur séduit par un modèle d'occasion, mais mordillé par la crainte d'une arnaque. Après ces vérifications, il prit place sur le siège du conducteur et, aussitôt, la simple présence de la télécommande électronique dans l'habitacle débloqua toutes les fonctions : l'écran tactile scintilla et proposa un menu multimédia. Une clé USB, suspendue au rétroviseur central, suggérait un usage immédiat. Il l'introduisit dans le port prévu à cet effet et vit apparaître un message vidéo déroulant, déroutant aussi : « Vous voulez faire tomber Mickaël Born plus que tout ? Ruiner sa carrière et démolir sa réputation ? Nous savons les dommages qu'il vous a causés. Un dossier est ici, un compte à rebours de cinq minutes s'est déclenché à partir du moment où vous êtes entré dans la voiture, programmée pour exploser. Nous avons besoin de tester votre détermination. » Ces quelques lignes brûlèrent ses yeux, enflammèrent les territoires les plus reculés de son âme. Mickaël Born, l'immense responsable de ses malheurs et de ceux de son fils Nathan, la pourriture qu'il condamnait chaque jour sans appel dans le tribunal de sa haine ! Il ignorait le temps déjà consommé, mais il souleva les tapis, tâta le

plafond, palpa les sièges, visita la boîte à gants seulement garnie d'un canif, fouilla une seconde fois la malle et s'allongea au sol, malgré l'herbe humide, pour inspecter le bas de caisse, sans dénicher le trésor confié au monstre de métal. Les secondes s'écoulaient à la vitesse des gouttes de sueurs qui dévalaient son front. L'abdication était proche, sa raison lui hurlait de s'enfuir, mais il restait collé, façon ventouse. Une idée dingue se faufila alors parmi ses angoisses. Il se saisit du couteau de poche très effilé, trop en évidence pour ne pas s'imbriquer dans cette énigme perverse, puis, à l'instinct, creva les quatre pneus : le sifflement de l'air, démultiplié, torpilla son ouïe. Il boucha ses oreilles et regarda le véhicule s'affaisser, si bien que le toit, dont il avait omis l'inspection, se situa très vite à hauteur de vue : un CD-Rom, contenu dans une petite pochette noire, était scotché sur la peinture de même couleur ! Il l'arracha avec rage et entama un sprint furieux qui ne lui permit pas d'échapper à l'assourdissante déflagration, mais l'éloigna assez des flammes pour le soustraire à leur agression. Il démarra avec fureur, laissant derrière lui la voiture en feu incendier la nuit et lui dérober un peu de sa noirceur.

7.

Le stress et l'excitation avaient pris le contrôle de tout son corps, ils pilotaient ses émotions et ses gestes. Pour tempérer son rythme cardiaque élevé, « Momo » avala l'air frais de la nuit, inonda ses poumons de gorgées si goulues qu'elles paraissaient succéder à une période de privation. Puis il fonça vers la voiture louée depuis trois jours, en prévision d'un éventuel départ précipité à l'heure du marchand de poudre. Avec ses phares arrière éteints en guise de paupières fermées, la Smart pionçait sagement dans un coin et il le réveilla sans ménagement, pour prendre en filature la Peugeot 508 gris métallisé, démarrée sans excès par le livreur. Aussitôt, il eut des tergiversations d'apprenti détective, passant sans cesse d'une trop grande proximité à un détachement trop important, balançant à tout instant entre la peur de le coller et la crainte de le voir décoller. Chaque coup de frein ou accélération rigidifiait sa jambe droite et crispait ses mains, agrippées à son volant comme

si elles étaient cramponnées à un wagonnet trébuché par le grand huit d'un parc d'attractions. Très vite, ils contournèrent l'église de la Madeleine, gaulée comme un temple romain, puis traversèrent la place de la Concorde et son Obélisque au corps céleste et à la mine de crayon à papier pointé vers le ciel. Les quais de Seine accueillirent alors leur promenade en couple, mais séparé. Par endroits, la réverbération des lumières de la ville déposait une pellicule dorée sur la surface du fleuve, coquetterie qui coiffait ses eaux calmes de nombreux diadèmes. Cette vision chaparda au serveur un peu de son angoisse durant le trajet en diagonale, vers la porte de Bercy, puis l'Autoroute de l'Est. Cependant, il ressentit un nouveau pic d'anxiété à l'instant de s'engager sur cette voie rapide, car sa petite citadine ne lui autorisait aucune folie en matière de vitesse. Devant, fort heureusement, le lièvre évitait les excès, affichait sa déférence envers la limitation pour, forcément, éviter d'offrir à la police le moindre motif de contrôle. Au bout d'une vingtaine de kilomètres parcourus à ce rythme sage, la Francilienne s'invita sur le parcours. « Momo » mémorisa le chemin avec intensité, car ses moments de loisirs ne le tractaient jamais jusqu'en Seine-et-Marne, territoire inconnu et désormais ténébreux, glaçant, sans doute dangereux. Il pouvait heureusement apprécier la présence de Sarah, qu'il sentait près de lui sur le siège passager, en train de lui adresser des sourires volés à l'au-delà et de le soutenir dans sa fuite. C'en était vraiment une, il quittait peu à peu la citadelle de prudence et de sagesse où il se trouvait à cette heure-là, d'ordinaire. Il avait encore la latitude de faire demi-tour, mais il s'interdit toute renoncement : il avait le droit d'avoir peur, pas d'être lâche. Le pied tremblant, il appuya sur la pédale de frein et quitta l'A 104, pour suivre son instinct de vengeance, dont il assumait le caractère primitif, quasi bestial, obsessionnel. Il imprima sur le fronton de sa mémoire la direction prise et s'engagea sur une départementale, ligne droite qui se déroulait telle un fil sans fin. D'abord encadré par des habitations, le bitume s'étirait ensuite à travers un paysage rural, avec des platanes au premier plan et, au second, des champs, dont seuls les bords attrapaient la lueur des phares. L'aspect rectiligne du chemin était idéal pour se faire repérer et « Momo » ne fut pas étonné de voir, tout à coup, la voiture de devant s'évader dans la

nuit. Ses phares arrière s'éloignèrent à la vitesse d'une fusée, puis finirent par s'éteindre doucement, à la façon d'une étoile filante. « Putain de bagnole en carton ! », vociféra-t-il trois fois en même temps qu'il martyrisa la commande d'accélération, avant de très vite comprendre la vanité de sa poursuite. Il se donna quelques kilomètres avant d'abdiquer et continua sa chasse aveugle, les yeux occupés par des larmes, arrivées sans prévenir après s'être longtemps contenues. L'image de Sarah avait disparu, désormais, la place du mort était vide. Ce fut sa dernière pensée, avant de se faire violemment percuter par la Peugeot, arrivée dans l'autre sens et partie à l'abordage, par surprise, tous feux éteints, dans un virage. Son mini-véhicule enchaîna deux tonneaux et se cogna aux arbres, postés sur le côté de la route et hostiles à une cabriole supplémentaire. « Momo » sentit son dos aussi concassé que la carrosserie, sa tête perdue dans un gouffre de vertiges. Il sortit péniblement et voulut se saisir du revolver acquis dans les recoins les plus sombres du Net, mais l'arme avait détalé de sa veste pendant les roulés-boulés de la voiture. Deux coups de feu le dissuadèrent de la chercher dans l'habitacle et l'obligèrent à s'enfoncer sans aucune visibilité dans la multitude des branches, toutes liguées contre lui. Leurs bras à nu fouettaient son visage meurtri, blessaient ses yeux rougis et ralentissaient sa course, qu'il aurait souhaité bien plus folle. Il avait le sentiment de traverser un vaste labyrinthe végétal privé de sortie alors que le bout de forêt parcouru semblait minuscule. Derrière lui, les pas se rapprochaient, un faisceau lumineux le traquait, il attendait la balle qui trouerait l'obscurité et sa peau. Une nouvelle détonation abîma le silence inquiet de la nuit et une brûlure irradia son biceps droit, touché. Il musela un gémissement puis plongea, rampa, se faufila entre les troncs, ver de terre déjà presque aspiré par le sol raidit par la température négative. Il parcourut ainsi une dizaine de mètres en compagnie de Sarah, revenue à ses côtés, avec son sourire branché sur secteur, sorte d'illumination féerique qui allait trahir sa présence. Il attrapa son portable, choisit un destinataire et commença à écrire son dernier SMS, suspendu au bout de quatre lettres, lorsqu'un couteau transperça sa main droite. Le message resterait inachevé, à l'image de sa vie.